

Rentrée littéraire 2021



Éditions de l'Olivier

RENTRÉE LITTÉRAIRE

19 août

Agnès Desarthe
L'Éternel Fiancé

Natasha
Trethewey
Memorial Drive

26 août

Marie Vingtras
Blizzard

Thierry Hesse
Une vie cachée

2 septembre

Richard Ford
Rien à déclarer

30
ans

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'OLIVIER

30 septembre

Agnès Desarthe
Mangez-moi

Richard Ford
Indépendance

Agnès Desarthe

L'Éternel Fiancé

roman

en librairie le 19 août 2021



© Dante Desarthe

À quoi ressemble une vie ?

Pour la narratrice, à une déclaration d'amour entre deux enfants de quatre ans, pendant un concert de Noël .

Ou à leur rencontre en plein hiver, trente ans plus tard, dans une rue de Paris.

On pourrait aussi évoquer un rock'n'roll acrobatique, la mort d'une mère, une exposition d'art contemporain, un mariage pour rire, une journée d'été à la campagne ou la vie secrète d'un gigolo.

Ces scènes – et bien d'autres encore – sont les images où viennent s'inscrire les moments d'une existence qui, sans eux, serait irrévocablement vouée à l'oubli.

Car tout ce qui n'est pas écrit disparaît.

Conjurer l'oubli : tel nous apparaît l'un des sens de ce roman animé d'une extraordinaire vitalité, alternant chutes et rebonds, effondrements et triomphes, mélancolie et exaltation.

Œuvre majeure d'une romancière passionnée par l'invention des formes, *L'Éternel Fiancé* confirme son exceptionnel talent : celui d'une auteure qui a juré de nous émerveiller – et de nous inquiéter – en proposant à notre regard un monde en perpétuel désaccord.

Agnès Desarthe a publié onze romans aux Éditions de l'Olivier, dont *Un secret sans importance* (prix du Livre Inter 1996), *Dans la nuit brune* (prix Renaudot des lycéens 2010), *Ce cœur changeant* (prix littéraire Le Monde 2015), *La Chance de leur vie* (2018).



Extrait

En rang par deux, les enfants de l'école maternelle se tiennent par la main. Ils vont à la mairie assister au concert de Noël.

Noël, tout le monde sait ce que c'est. Mais un concert ?

Les voilà assis dans la salle des mariages. Au plafond, un énorme lustre à pendants de cristal menace de les écraser si jamais il tombe, songe une petite fille assise juste au-dessous.

Elle a quatre ans. Chez elle, il y a toujours de la musique. Elle est contente d'en entendre. Elle se récite les noms des compositeurs que sa maman et son papa aiment. Il y a Beethoven. Mais maman préfère Brahms. Il y a Schubert que papa adore, mais Lise, la grande sœur, veut toujours du Chopin.

Les mains sous les cuisses, la fillette regarde les musiciens de l'orchestre se mettre en place.

Le chef lève sa baguette. Les maîtresses des différentes écoles du *quartier* qui accompagnent leurs classes font : « Chut ! Chut ! »

Les enfants se taisent. Ils pensent que le père Noël va peut-être venir. On leur a promis que s'ils étaient sages, c'est ce qui arriverait. La petite fille se fiche du père Noël. Ce qu'elle veut, c'est la musique.

Le chef abaisse la main droite, tout en montant la gauche, et une mélodie, tissée de plusieurs dizaines de voix mêlées, s'élève.

La petite fille en a le souffle coupé.

Le son est si fort. Tout vibre, de ses orteils comprimés dans les chaussures vernies sorties pour l'occasion à ses cils immenses qui lui font un regard triste et doux.

Et puis soudain, comme cédant à un ordre impérieux, le garçon devant elle se retourne pour la regarder. Elle ne l'a jamais vu. Ce n'est pas un élève de la Cité d'or – ainsi s'appelle son école. Qui est cet intrus ? De quelle école vient-il ?

Les cheveux mal coiffés, il la fixe. Une masse mousseuse et déséquilibrée, tout vers la gauche ou tout vers la droite, lui donne un air de travers. Il lui dit qu'il l'aime. Il l'a choisie, elle, entre toutes les filles de la salle, « parce que, explique-t-il, tu as les yeux ronds ».

Comment ose-t-il parler alors que la musique a commencé ?

La petite fille pense que si elle lui répond, ils seront foudroyés. Par les maîtresses, par le chef d'orchestre, par Dieu lui-même.

Elle se tait.

Mais voilà qu'il insiste : « Je t'aime parce que tu as les yeux ronds. »

Ne sachant comment le faire taire, elle rétorque : « Je ne t'aime pas. Parce que tu as les cheveux de travers. »

Le garçon se met à pleurer en silence.

La petite fille est sauvée.

Mais elle songe qu'ils sont à présent fiancés, à cause de la beauté de la musique ; officiellement fiancés, à cause de la salle des mariages.

Des dizaines d'années plus tard, elle considère que ce garçon qu'elle rencontre par hasard, à intervalles réguliers, et qui se rappelle à peine son prénom d'une fois sur l'autre, lui appartient pour toujours.

Comme en musique, elle reprend au début et, à partir de là, le lien se noue. Il lui dit qu'il l'aime, qu'il l'a choisie parce qu'elle a les yeux ronds, et elle lui répond : « Moi aussi, je t'aime, parce que tu as les cheveux de travers », et tout recommence.

Natasha Trethewey Memorial Drive

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy
en librairie le 19 août 2021



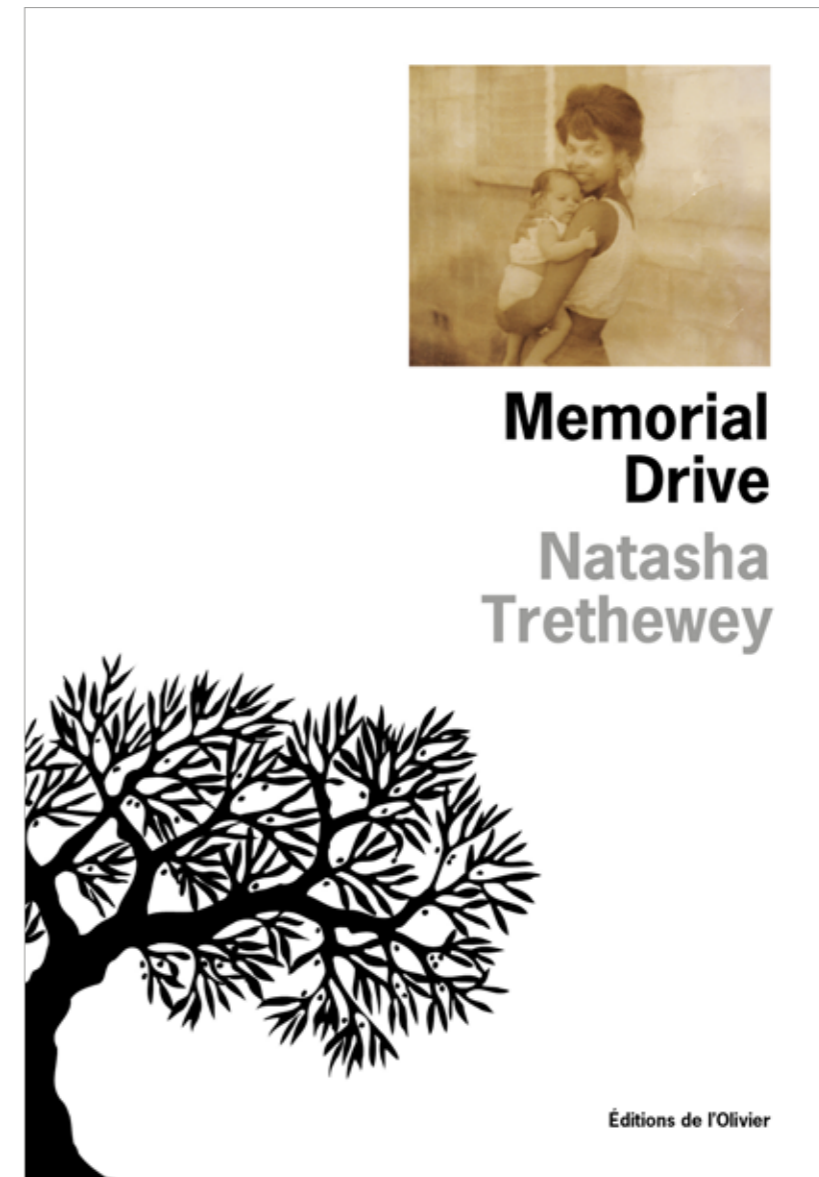
© Nancy Crampton

« Quand j'ai quitté Atlanta en jurant de ne jamais y revenir, j'ai emporté ce que j'avais cultivé durant toutes ces années : l'évitement muet de mon passé, le silence et l'amnésie choisie, enfouis comme une racine au plus profond de moi. »

Le 5 juin 1985, Gwendolyn est assassinée par son ex-mari, Joel, dit « Big Joe ». Plus de trente ans après ce drame qui a changé sa vie, Natasha Trethewey, sa fille, affronte enfin sa part d'ombre en se penchant sur le destin de sa mère. Tout commence par un mariage interdit entre une femme noire et un homme blanc dans le Mississippi. Suivront une rupture, un déménagement puis une seconde union avec un vétéran du Vietnam. À chaque fois, Gwendolyn pense conquérir une liberté nouvelle. Mais la tâche semble impossible. Elle est toujours rattrapée par la violence.

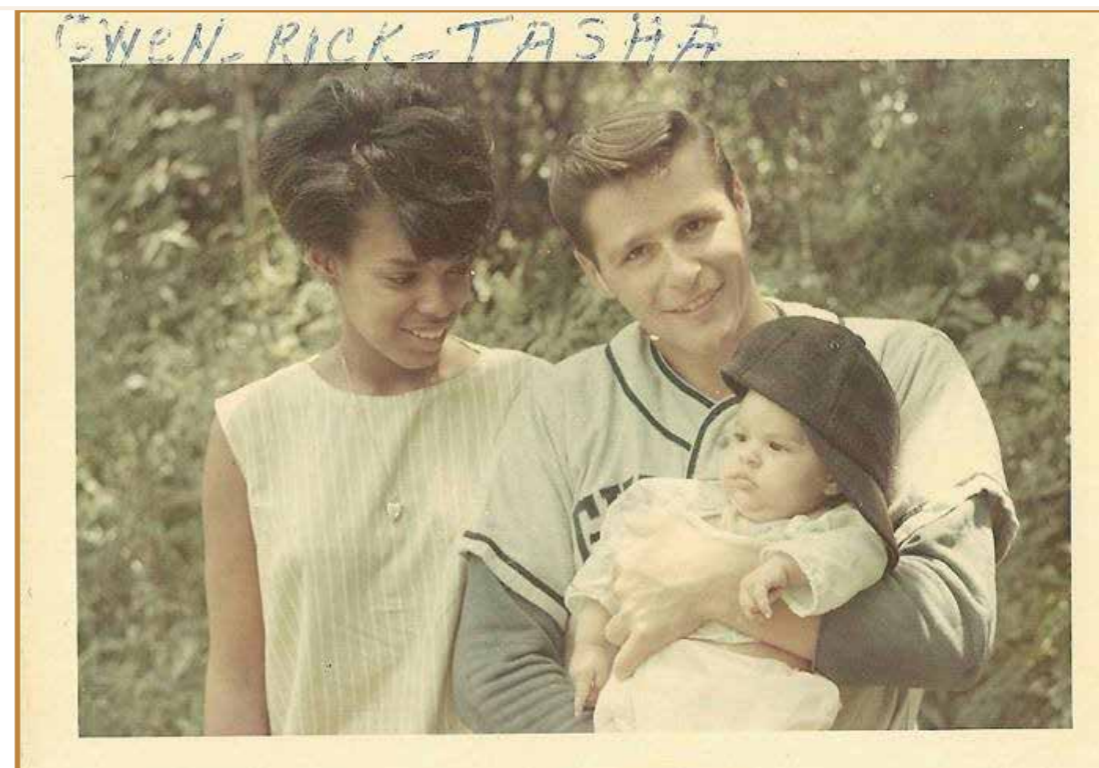
Dans ce récit déchirant, Natasha Trethewey entremêle la trajectoire des femmes de sa famille et celle d'une Amérique meurtrie par le racisme. Elle rend à sa mère, Gwendolyn Ann Turnbough, sa voix, son histoire et sa dignité.

Née en 1966, Natasha Trethewey est une écrivaine et poétesse américaine, lauréate du prix Pulitzer en 2006 puis Poet Laureate en 2012 et 2013. Publié en 2020 aux États-Unis, *Memorial Drive* a été un immense succès critique et public, restant plusieurs semaines dans la liste des best-sellers du *New York Times*.



Extrait

Trois semaines après la mort de ma mère, je rêve d'elle : nous marchons sur un chemin raviné, une piste ovale autour de laquelle nous effectuons notre lente révolution : côte à côte, si proches que nos épaules se touchent presque, aucune de nous deux ne parle, chacune dans ses traces. J'ai beau savoir qu'elle est morte, j'éprouve un certain contentement, comme si elle était simplement partie ailleurs et que je lui avais rendu visite. Le monde qui nous entoure est sombre, un décor d'ombres d'où, à cet instant, un homme émerge. Même dans le rêve je sais ce qu'il a fait et pourtant, je souris, lève la main et le salue quand nous nous croisons. C'est alors que ma mère se tourne vers moi, c'est alors que je le vois : un trou de la taille d'un *quarter* au milieu de son front. Du trou sort une lumière si éblouissante, si perçante que je suis affligée du même aveuglement provisoire que si je regardais le soleil – son visage n'est plus que lumière cerclée d'obscurité quand elle prend la parole : « Sais-tu ce que ça fait de porter une blessure qui ne guérit jamais ? » Je sais que je ne suis pas censée répondre et nous continuons donc d'avancer, faisons le tour de la piste jusqu'à ce que nous le recroisons. Cette fois, il vient achever ce qu'il a commencé : un pistolet à la main, il vise la tête de ma mère. Cette fois, je me dis que je peux la sauver. Est-ce suffisant si je me jette entre elle et la balle ? Si je hurle : « Non ! » ? Ce seul mot me réveille, ma propre voix m'arrachant au sommeil. Mais c'est la voix de ma mère qui demeure – la dernière question qu'elle m'a adressée : « Sais-tu ce que ça fait de porter une blessure qui ne guérit jamais ? » – un refrain.



Un questionnement sur la mémoire et les traumatismes, sur la perte, le chagrin et l'amour... Ce récit lumineux et poignant restera dans l'esprit du lecteur longtemps après que le dernier mot aura été lu.

Washington Post

Avec *Memorial Drive*, Trethewey nous livre une exploration sublime de toutes les blessures qui ne guérissent jamais : celles de sa mère, les siennes et celles de l'esclavage et du racisme dans l'âme d'une nation tourmentée.

USA Today

Un récit de souvenirs qui vous mettra K.O.

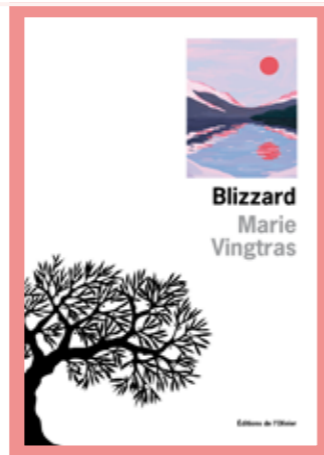
New York Times

Marie Vingtras

Blizzard

premier roman

en librairie le 26 août 2021



Premier roman d'une auteure française, *Blizzard* revisite l'Alaska et les territoires littéraires américains.

Le blizzard fait rage en Alaska, fouettant les visages et entravant la marche. Un jeune garçon disparaît. Il n'aura fallu que quelques secondes d'inattention, le temps de refaire ses lacets, pour que Bess lâche la main de l'enfant et le perde de vue. Elle part à sa recherche, suivie de près par Benedict et Cole. Freeman, quant à lui, ne sait rien des événements qui se jouent. La tragédie est en place.

À travers cette course contre la mort – on ne survit pas longtemps, perdu en pleine tempête, encore moins quand on est un enfant –, ce sont les destinées de ces quatre personnages qui se dévoilent.

Comment Benedict, l'enfant du pays, s'est-il retrouvé responsable de ce garçon vraisemblablement bien plus cultivé qu'il ne le sera jamais? Quel secret Bess semble-t-elle porter? Quelle est l'histoire de Cole, cet homme un peu rustre qui s'oublie en buvant? Et Freeman, vétéran du Vietnam, que fait-il dans ce coin reculé d'Alaska?

D'une écriture incisive, portée par un souffle lyrique, Marie Vingtras s'attache à pénétrer l'intimité de ses personnages.

Marie Vingtras est née à Rennes en 1972. *Blizzard* est son premier roman.

Extrait

Je l'ai perdu. J'ai lâché sa main pour refaire mes lacets et je l'ai perdu. Je sentais mon pied flotter dans ma chaussure, je n'allais pas tarder à déchausser et ce n'était pas le moment de tomber. Saleté de lacets. J'aurais pourtant juré que j'avais fait un double nœud avant de sortir. Si Benedict était là, il me dirait que je ne suis pas suffisamment attentive, il me signifierait encore que je ne fais pas les choses comme il faut, à sa manière. Il n'y a qu'une seule manière de faire, à l'entendre. C'est drôle. Des manières de faire, il y en a autant que d'individus sur terre, mais ça doit le rassurer de penser qu'il sait. Peu importe, j'ai lâché sa main combien de temps? Une minute? Peut-être deux? Quand je me suis relevée, il n'était plus là. J'ai tendu les bras autour de moi pour essayer de le toucher, je l'ai appelé, j'ai crié autant que j'ai pu, mais seul le souffle du vent m'a répondu. J'avais déjà de la neige plein la bouche et la tête qui tournait. Je l'ai perdu et je ne pourrai jamais rentrer. Il ne comprendrait pas, il n'a pas toutes les cartes en main pour savoir ce qui se joue. S'il avait posé les bonnes questions, si j'avais donné les vraies réponses, jamais il ne me l'aurait confié. Il a préféré se taire, entretenir l'illusion, prétendre que j'étais capable de faire ce qu'il me demandait. Au lieu de cela, dans cette terre de désolation qui suinte le malheur, je vais ajouter à sa peine, apporter ma touche personnelle au tableau. Il faut croire que c'est plus fort que moi.

Thierry Hesse Une vie cachée

en librairie le 26 août 2021



Quand on est né à Metz, les histoires de famille ressemblent à des leçons d'histoire – ou de géographie.

Hanté par la figure de son grand-père François, dit « Franz », le narrateur de ce récit part sur ses traces et découvre peu à peu sa jeunesse, son métier de tailleur et ses vraies origines.

Le souvenir ? Pour Thierry Hesse, il épouse le mouvement d'une déambulation. Du Quartier Impérial construit par Guillaume II aux forêts de la Meuse, du conflit perdu de 1870 à la Grande Guerre, cette enquête sensible s'achève dans une chambre du quartier Botanique. Franz-François y aura passé une partie de sa vie, reclus et pourtant bien visible.

Une vie cachée : un de ces lieux de mémoire où se nouent la grande et la petite histoire. L'architecture, les paysages, les batailles, mais aussi l'enfance et la littérature (on y croise Franz Kafka et Claude Simon) ordonnent cet espace intime que Thierry Hesse nous invite à explorer avec lui.

Après *Le Cimetière américain* en 2003 (prix Robert Walser) et *Jura* en 2005, parus aux Éditions Champ Vallon, Thierry Hesse a publié *Démon* aux Éditions de l'Olivier en 2009, largement salué par la critique, finaliste du prix Médicis et traduit dans plusieurs langues, puis *L'Inconscience* (2012) et *Le Roman impossible* (2017). Il vit à Metz.

Extrait

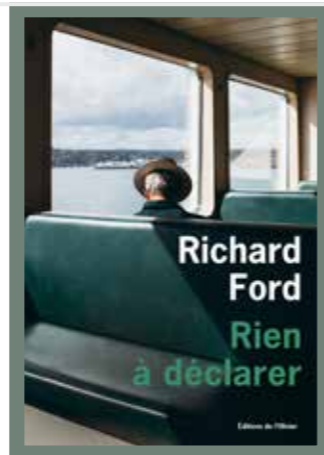
Mon enquête omnivore – maigres souvenirs, lectures éparses, flâneries, rares témoignages, digressions, intuitions personnelles – avance-t-elle dans la bonne direction ? Pour bâtir, on ne maçonne pas seulement avec du sable, il faut aussi de la chaux, de l'eau, un fil à plomb. En commençant, je m'étais promis de ne pas écrire le roman de « Franz Etgen » (le roman de François, l'intitulerais-je plutôt à présent), autrement dit un livre de fiction ou d'évasion, or si l'art romanesque permet toutes les audaces, la conduite d'une enquête requiert un peu de méthode. Aurais-je dû, pour bien faire, obéir à un ordre chronologique ? M'obliger à des règles, à des exigences de rigueur, de clarté, d'obstination ? À la manière d'un historien qui interroge un stock d'archives ? Il n'y avait pas d'archives et c'est l'ordre du cœur qui s'est imposé.

Aussi pudique fût-elle, l'affection qui nous liait, mon grand-père et moi, est la première certitude qui m'est venue en ouvrant mon carnet, avant même que ce carnet me donne l'idée d'un livre. C'est l'enfant que j'étais qui écrit dans ce carnet, celui qui a éprouvé pour son grand-père un attachement d'autant plus fort qu'il a cru à cette époque que ses parents et en particulier sa mère se détachaient de lui. Une perception d'enfant – puérile, me dirait mon frère. Il n'en reste pas moins que le sentiment d'avoir perdu un temps l'amour de mes parents, puis de l'avoir trouvé chez un vieil homme qui m'était presque un étranger, m'appartient. Personne ne peut me l'enlever.

Richard Ford

Rien à déclarer

nouvelles traduites
de l'anglais (États-Unis) par Josée Kamoun
en librairie le 2 septembre 2021



«La vie, ce sera ça, désormais, pensa-t-il. Un catalogue. Les conversations, les rencontres, les gens, les départs, les arrivées. Les choses qui passent, fantomatiques. Rien d'effroyable.»

À New York ou dans le Michigan, à La Nouvelle-Orléans, à Paris, à Dublin, des hommes et des femmes se penchent sur leur passé. Solitaires le plus souvent, parfois malgré eux (ils sont séparés, veufs ou simplement célibataires), ils s'interrogent aussi sur leur avenir. Sans amertume, même quand la nostalgie joue en sourdine la petite musique des regrets, la ritournelle des occasions perdues et des rendez-vous manqués.

Rien d'autobiographique dans ces nouvelles, nous assure l'auteur. On est pourtant tenté d'y lire, entre les lignes, le bilan de la maison Ford. Car s'il ne dit jamais «je», il y a un peu de Richard Ford dans chacun de ces personnages, ne serait-ce qu'un certain goût pour l'ironie.

Tout en saluant au passage deux de ses modèles : James Salter, pour sa précision, sa cruauté et sa mélancolie, et Alice Munro, championne incontestée du discours indirect libre.

Richard Ford est né en 1944. Il est l'auteur de nombreux romans dont *Une saison ardente* (1991), *Indépendance* (1995) – lauréat du PEN/Faulkner Award et du prix Pulitzer 1996 –, *Un week-end dans le Michigan* (1999) et *Canada* (2013) qui a connu un très grand succès critique et public, et a été couronné par le prix Femina étranger. L'ensemble de son œuvre est publié aux Éditions de l'Olivier.

Extrait

Le deuxième été après la mort de sa femme, Peter Boyce décida de louer la petite maison au bout de Cod Cove Road. Non pas celle qu'ils avaient louée des années durant, Mae et lui, mais la ferme plus petite et plus ancienne, celle aux bardeaux grisés devant laquelle ils passaient parfois lors de leurs promenades du soir et qu'ils parlaient d'acheter. Les mois d'août précédents, ils avaient loué la maison rouge du Cap, plus proche de l'embranchement de la route. Mae en aimait la pergola de pierre, le pavillon de jardin à l'abri des regards, le bois ciré et l'épinette, sans compter tous ces appareils ménagers rouges si cocasses. Et puis la vue sur l'océan, même s'il n'y avait pas de plage. [...]

Donc, réserver la petite maison pour le mois d'août relevait, Peter Boyce en était conscient, de sa fébrilité chronique, consécutive à la mort de sa femme. Son chagrin s'était mué en une clameur intérieure, une nervosité à peine contrôlables – sensation qu'il ne reconnaissait pas chez lui mais identifiait chez les autres. Il n'était jamais impatient de rien, lui. Il voyait dans l'impatience une forme de paresse. Et il n'aurait jamais mis les pieds dans le Maine sans le besoin ressenti par Mae de «prendre du champ» par rapport au «beau monde» – terme qu'elle appliquait à son groupe de vieux amis de La Nouvelle-Orléans, tous florissants en effet. Mais quelle était donc la cause de cette agitation ? Mae, bien sûr, le désir qu'elle revienne vite et que la vie en général reprenne. Sinon quoi ? Suivre son exemple et s'empiffrer de cachets ? Il n'en était pas question. Il avait lu et relu la maxime de Trollope, ce premier hiver passé en solitaire dans la Sixième Rue : «Il existe un malheur si grand que la peur qu'il inspire fait alliage avec le bonheur.» Fallait-il comprendre que le bonheur ne lui serait plus jamais accessible ? Ou que, faisant cause commune avec le chagrin, le bonheur reviendrait plus farouche encore ? Alliage. Mot à double sens. Ce serait le défi lancé par le deuil que d'en avoir le cœur net.

La Bibliothèque de l'Olivier

À PARAÎTRE AUTOMNE 2021

30 ans

30 septembre

Agnès Desarthe
Mangez-moi

Richard Ford
Indépendance

28 octobre

Alice Munro
Trop de bonheur

Stewart O'Nan
Un mal qui répand la terreur

25 novembre




Aharon Appelfeld
Histoire d'une vie

Jonathan Franzen
Freedom



retrouvez notre catalogue, nos
événements et avant-premières
sur notre site :

www.editionsdelolivier.fr

 Editions de l'Olivier
 EdLOlivier
 editionsdelolivier

Éditions de l'Olivier

96, boulevard du Montparnasse
75014 Paris
01 70 96 88 30
editionsdelolivier@editionsdelolivier.fr

Maud Boulaud

Attachée de presse
01 70 96 89 38 mboulaud@editionsdelolivier.fr

Nathalie Compagnot

Relations libraires / salons
01 70 96 89 14 office@nathcompagnot.com (mail provisoire)